

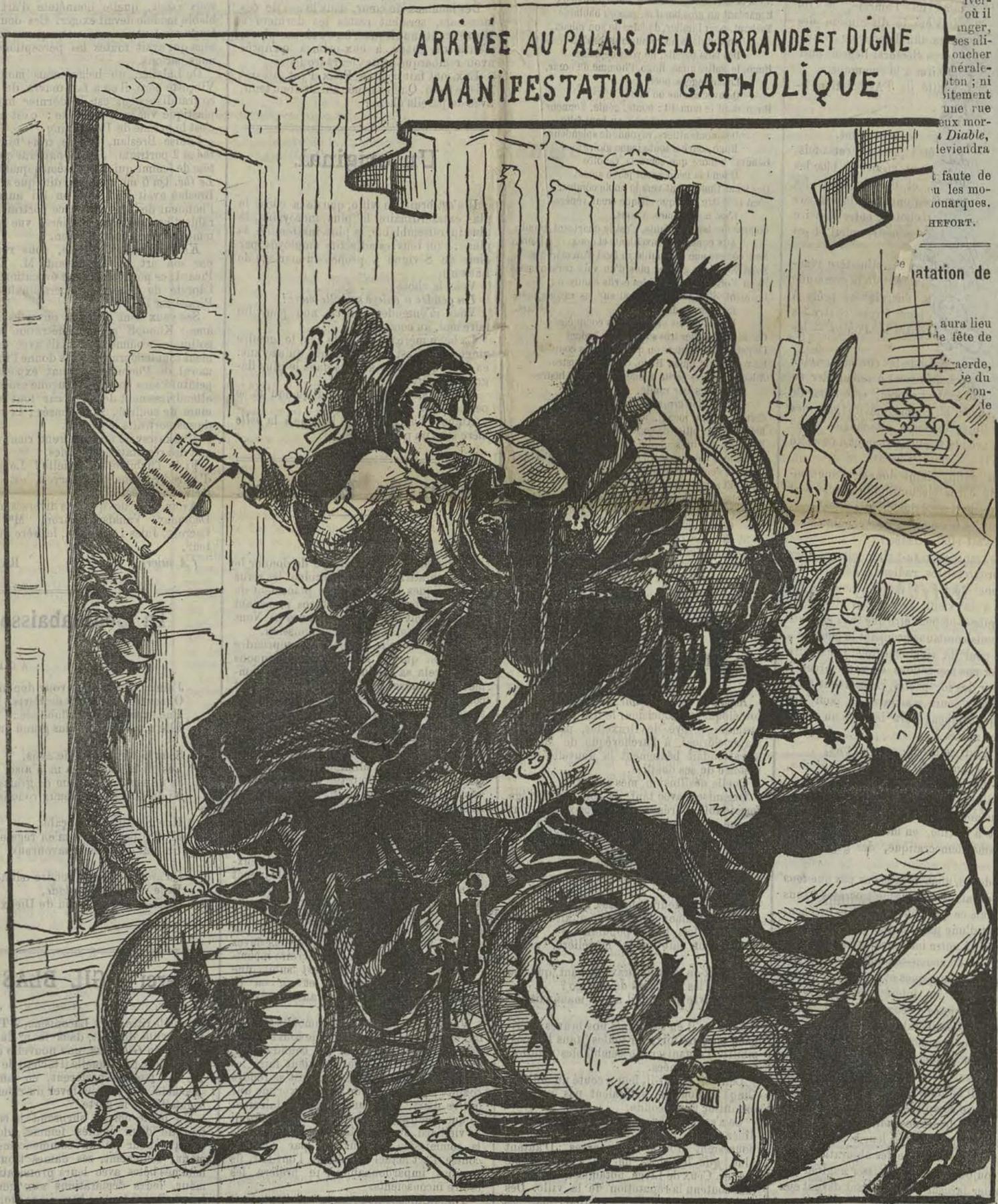
LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N⁰

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UNAN (55)

BUREAU RUE DE LA... 15



ARRIVÉE AU PALAIS DE LA GRRRANDEET DIGNE
MANIFESTATION GATHOLIQUE

les
afin
lver-
où il
nger,
ses ali-
oucher
néraler-
ton ; ni
tivement
une rue
eux mor-
Diable,
leviendra

t faute de
u les mo-
narques.
HEFORT.

atation de

aura lieu
de fête de

aerde,
de du
on-
le



(EXTRAIT DE L'ADRESSE DES INDÉPENDANTS AU ROI)

SIRE. NOUS VOULIONS PROUVER AU PARTI LIBÉRAL QUE L'ORGANISATION D'UNE DÉMONSTRATION IMPOSANTE NOUS EST FACILE AUTANT QU'À LUI.

ABONNEMENT

Un an fr. 7 00

Franc par la Poste

Bureaux

de l'Étude - 12

A LIÈGE

en chef: H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne fr. 50

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne 1 60

Fait-divers 3 00

On traite à forfait.

de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

Les élections ?

communales approchent. L'octobre prochain — peut-être comme on l'affirme, le roi — le ministère la dissolution des élections afin de pouvoir constituer un corps électoral liégeois aura-t-il des conséquences fatales à la commune. Le comité de l'Association liégeoise est grave, cependant. Cette question, cette fois, sera-t-elle réélire en bloc les conseillers, et de remplacer les conseillers en ont plein le dos, par un autre, choisis, entre la poire et le fromage, le ministre-soleil et ses conseillers ?

Un ministère réactionnaire à la tête de la commune, énergiques, prêts à lever leurs forces, contre les Pontus — les conseillers élus.

puisque les conseillers élus ne peuvent pas renouer le contrat conclu, en un jour de crise, avec la compagnie du gaz, des conseillers libres de toute attache, si ténue qu'elle, avec la famille Orban et la société gazière.

Il faut enfin, étant donnée l'augmentation du corps électoral, faire une part suffisante à l'élément démocratique.

Où sont les hommes de l'Association ? A qui s'est-elle adressée ?

Quelle transaction va-t-elle nous proposer à nous progressistes, radicaux, démocrates, qui sommes décidés à ne plus nous laisser prendre à la vieille balance cléricale ?

S'imaginent-ils peut-être que sous prétexte « d'ennemis communs occupant le pouvoir » on va, pour la vingtième fois, nous faire renoncer nos aspirations et nous forcer à voter pour des incapables, prêts à tout faire pour garder leurs mandats, ou pour des malins qui soignent leurs intérêts au détriment des nôtres ?

Si on a fait ce calcul, on a eu tort.

Nous sommes fatigués des imbéciles, fussent-ils libéraux, et des financiers, fussent-ils parents de M. Frère-Orban.

Ce que nous voulons, ce sont des candidats donnant à la ville, en même temps qu'un libéralisme démocratique, des gages suffisants.

Sans doute, nous n'exigeons pas que tous les candidats soient des démocrates à tous crins, mais ce que nous voulons — indépendamment d'une part de représentation proportionnée à notre influence, au concours que l'on attend de nous — ce sont des candidats intelligents, énergiques et — surtout — des hommes dont les intérêts personnels ne soient pas opposés à ceux de la ville.

L'Association libérale peut-elle nous satisfaire sur tous ces points ?

Si oui, nous sommes prêts à nous rallier à sa liste.

Si non, il ne nous restera qu'à lutter pour notre propre compte — sans plus nous préoccuper des clameurs des malins doctrinaires, songeant toujours plus à leur bourse qu'aux principes libéraux que des objurgations des naïfs, toujours prêts à se laisser angler par le premier farceur venu agitant devant eux le bon vieux spectre cléricale.

Seulement, le temps presse ; que l'Association libérale parle, qu'elle nous fasse connaître ses intentions, sinon il ne restera plus à tous les libéraux indépendants et aux démocrates sincères, qu'à la considérer comme impuissante ou intransigeante, et à agir en conséquence.

CLAPETTE.

La grenouille et le bœuf.

FABLE.

Dans un de ses récits, l'excellent La Fontaine Nous montre une grenouille, animal envieux Regardant un gros bœuf et, peccore hautaine Tachant, pour l'imiter, de faire de son mieux.

On voit dans notre humaine espèce Des faits pareils, ne vous déplaie.

Hugo, le Maître aimé, Hugo, l'homme de cœur, Le courageux poète Qu'avec amour on fête,

Hugo, dont le nom dit : bonté, génie, honneur ; Dont le front semblable au haut faite Des monts altiers, rayonne de splendeur, Hugo sourit à toute jeune gloire ;

Général honoré que sacra la victoire Il tend la main à tout jeune soldat Qui vient timidement vers le noble combat. C'est le Maître bœuf que chaque cœur vénère, C'est notre phare, à nous.

Comme des beaux enfants, c'est le charmant grand-père, Aux conseils bienveillants et doux.

Mais comme une grenouille au fond d'un marécage Nous voyons se gonfler plus d'un vain personnage, Plein d'orgueil et de qui les écrits ennuyeux Doiment d'un lourd sommeil sur les rayons poussiéreux, ils osent se dire poètes !

Eux, dont les plus grandes conquêtes Ont été d'emarger très souvent au budget Le prix d'une cantate ou d'un mauvais couplet ! Ils voudraient imiter Hugo, le barde illustre, A leurs pauvres écrits donner un certain lustre Et, dans leur vanité, N'ont que grossir !

Certain pendant journal, dans la littérature Belge, le rôle altier de souverain augure, N'admire que lui seul ; lui seul est grand et beau Fil de tout autre auteur ! qu'on le jette au ruisseau !

Il s'enfuit à faire rite Et semble dire : « Admire » O Belge, ton Hugo ! Je suis plus grand que lui ! »

« Jamais en moi français, comme le mien n'a lui ! »

Grenouille de tout envieuse Et contre l'état furieuse

Pour ce qui n'est pas, elle ayant un grand mépris. De jadis cependant différents sont les prix : Autrefois, creva la peccore... Charles Potvin?... On le décoire !

FIX.

La grrrande manifestation.

Reçu pile épouvantable, tel a dû être, dans son éloquente concision, le libellé du télégramme envoyé de Bruxelles, par l'état-major clérical, à l'archevêque de Malines qui attendait béatement la nouvelle de la victoire de ses ouailles.

Quelle désillusion, mes enfants ! Organiser, avec tant de soin, un cortège formidable, enrégimenter à prix d'or tout ce que les campagnes comptent d'abrutis, tout ce que les villes renferment de batailles, de boxeurs de professions prêts à faire le coup de poing pour cent sous, et ramasser une pareille raclée, c'est vraiment jouer de malheur.

Et dire que leurs journaux avaient triomphalement annoncé que « l'on allait museler une bonne fois, le lion populaire. »

Qu'a-t-on fait de la muselière, grand Dieu !

L'avait-on mise au brave Nagant, qui a eu parait-il, les honneurs de l'amigo ?

Le pauvre homme, il ne lui manquait que cela !

Quoi qu'il en soit, voilà nos braves cléricaux mis, une fois pour toutes, dans l'impossibilité d'organiser de semblables manifestations spontanées.

Celle-ci, parait-il, leur a coûté un million. Cinq millions ne suffiraient pas pour en organiser une seconde.

Ce n'est plus avec trois francs, un bon dîner et le train payé que ces messieurs pourraient trouver des recrues. D'autant plus, que les chefs de file n'ont pas été crânes. Ceux de Liège, notamment, ont fort mal soutenu la réputation de la ville. Dès qu'ils ont vu que l'affaire tournait mal, ces Horace — sans retour offensif — ont filé d'un pied léger vers la gare du Nord. Les premiers, ils sont rentrés à Liège, abandonnant à leur malheureux sort les pauvres diables conduits par eux dans la galère bruxelloise. Le bon Goblet — Nicolas — s'est, dit-on, particulièrement distingué dans cette fuite générale des gros bonnets. Dès les premières distributions de horions, il s'est — toujours, d'après ce qu'on raconte partout — esquivé prestement et est arrivé à la gare du Nord avec une telle venette, qu'il s'est précipité au hasard dans le premier train venu. C'était un train pour Louvain. Dans cette

ville, Nicolas, qui avait eu le temps de reprendre ses esprits, a pu attendre le premier train de manifestants et rentrer à Liège d'une façon à peu près décente.

Vrai, cette débandade des chefs cléricaux liégeois m'enlève encore une illusion. Je les croyais plus braves, ces catholiques.

Des hommes de cœur, dans le cas de ces messieurs, seraient restés les derniers à Bruxelles et, au risque d'être tués sur place, n'auraient songé à eux-mêmes qu'après avoir remarqué toutes leurs troupes.

Eux, ont fait comme Félix Pyat, ils ont pris le train. Quelle armée aurait donc tenu, avec de pareils chefs ?

Un original.

Il n'est bruit, en ville, que de la chose la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus invraisemblable, la plus inattendue, la plus... (ci tous les adjectifs employés par Mme de Sévigné à propos du mariage de Lauzun).

Voici la chose.

Un gendre a enlevé sa belle-mère !

Vous m'entendez, enlevé, non pour lui faire mal, au contraire.

La belle-mère a cinquante ans, le gendre vingt-cinq. C'est donc soixante quinze ans, en bloc, que l'on a surpris dans le plus flagrant des lits.

Autrefois, on disait, quand quelqu'un se perdait : un homme à la mer.

Aujourd'hui, c'est « un homme à la belle mère » qu'on pourra dire.

Salon de Bruxelles.

II

Divers critiques ont essayé de donner le change en attribuant à un accident les refus systématiques et le mauvais placement de toutes les toiles et sculptures procédant exclusivement de principes nouveaux. Nous serons plus tendre pour la commission.

A notre avis, elle ne peut pas comprendre l'évolution qui se fait ; nous expliquons comme cela sa conduite. L'ignorance complète des causes de l'art et du changement constant de ses moyens d'expression est toujours l'excuse des membres de toutes les commissions officielles, ces garçons de magasins de l'art — avec cette différence en faveur des garçons de rayons, que ces derniers cherchent seulement à éliminer les rossignols. Quelques membres de cette étonnante commission ont pu, du reste, de façon non raisonnée, produire à leur bonne époque des œuvres réelles ; mais ils n'ont jamais été frappés par les attaches qu'avaient leurs œuvres, avec le milieu dans lequel ils vivaient. Ils ne se sont jamais compris eux-mêmes, comment voulez-vous qu'ils jugent d'un art nouveau, procédant d'une philosophie nouvelle, d'un tout autre ordre de circonstances ? On dit, par exemple, aux élèves de la nouvelle école : ce n'est pas après la victoire de Courbet que vous devez vous faire l'honneur de vous croire incompris. Et pourquoi pas ? L'art subit une perpétuelle transformation et si, en ce siècle, il s'est transformé aussi souvent, c'est tout à son bénéfice.

Voudriez-vous que l'art s'immobilisât ? Lui qui est toujours le devancier de tout courant général parce qu'il est le confident de natures d'élite. Ce que devraient faire les membres d'une commission, c'est se rendre compte patiemment de ce qu'exprime une œuvre d'art, sans lui imposer brutalement ce que voudrait leur enthousiasme refroidi de vieillards. Je le répète, si les membres de la commission avaient agi par accident contre l'art actuel comme ils l'ont fait, ils seraient impardonnables ; je préfère les croire inconscients.

Tranquillons-nous par la vue du portrait de femme « l'étude », de Fantin-Latour, ce grand français. Son œuvre exempte de toute activité immédiate en éclate intérieurement. Il faut se laisser retenir par cette femme, alors toutes ses faveurs de cœur sont pour vous, qui cherchez dans l'art un encouragement moralisateur.

Cette déification de la femme de notre siècle est réelle, dans cette peinture, qui est toute de dégagements spirituels. Vous ne pensez pas à la matérialité du procédé, ce serait impudique d'en parler.

Jamais portrait de notre siècle n'a resserré dans son modeste cadre plus de généralisa-

tion, il renferme toutes les aspirations actuelles.

Passons maintenant aux quelques portraits intéressants du salon.

Celui de Stott nous subjugué presque autant. Ce portrait d'homme en habit de travail, la tête douloureusement penchée vous saisit ; quelle honnêteté d'art, semblable modèle devait exiger. Ces deux portraits me font penser à notre pauvre Agnès qui avait toutes les perceptions dont nous parlons.

De Lalaing, un belge, nous montre M. Vinçotte père, il en a fait œuvre de taille ; ce grandissement est le dernier mot de la plastique vue sans emphase ; c'est naturel, c'est le prisme de De Lalaing.

Louise Breslau, expose trois toiles, *Le thé* et 2 portraits. Je ne parlerai que de sa tête de femme qui a les mêmes qualités que *Le thé*. Qu'il me suffise de dire que si Louise Breslau avait été belge, on lui aurait fait l'honneur de lui renvoyer ce portrait, admirable d'harmonie particulière, vue par un tempérament comme le sien.

Knopff, un Vingtième, nous reproduit par son art si intéressant M. Edmond Picard ; ce portrait est une évocation. Toute l'âpreté de l'énergique personnalité de M. Picard est là.

Ses yeux sont fenêtres ouvertes sur son âme ; Knopff a la pénétration de nos gothiques, comme eux, mais avec un sentiment tout moderne, il nous donne l'intérieur moral de l'homme. Bonnat expose de la peinture sans émotion d'aucune espèce, sans attendrissement de l'œil, car tout est commun de couleur, sans pensée ; la banalité de ses portraits le prouve.

Munkacsy ne nous apprend rien, on prévoit des résultats semblables.

Fi de l'habileté matérielle ! Le portrait d'Alfred Stevens, par Gervex, est dans le même cas. C'est vide.

Avoir, pour des qualités diverses, ceux de Delaunay, Vanaise, Girou, M^{me} Roth, Lacroix, Jules Lambeaux, le frère du sculpteur.

(A suivre.)

RABOT.

La Bouillabaisse

A CLAPETTE.

J'aime, que trop ne vous déplaie, O mes fins gourmets de Paris, Une excellente bouillabaisse ; Elle a pour moi le plus grand prix.

Sous la verte tonnelle assis, Les pieds étendus, à mon aise, Je ne sens nul parfum de graisse Ni du lard les morceaux roussis.

Une gentille Provençale M'offre, pour que je m'en régale, Un plat de poisson savoureux

Qu'assaisonnent la tendre ceillade Et le vin, à la régalaide, N'est-ce pas un festin de Dieux ?

FIX.

Merci « GIL BLAS ! »

Sous le titre de « Laconisme », Théodore de Banville donnait, dans le n° du 29 juin dernier du *Gil Blas*, une nouvelle des plus spirituelles, par laquelle il tachait de prouver que les femmes préfèrent, en amour, le spectacle qui suit le lever du rideau, aux bagatelles de la porte.

Un jeune officier surprend la conversation de deux jeunes femmes, dont une éprouve pour lui un commencement d'amour ; seulement, ces dames trouvent les hommes bêtes avec leurs protestations d'amour, leurs déclarations aux genoux de leur belle, et tout ce bavardage dont on fait ordinairement précéder l'assaut de la citadelle, alors qu'on a mieux à faire.

Tout cela, ce sont des bêtises, avait dit l'un d'elles.

Une des deux amies s'étant éloignée, l'officier s'approche de celle qui restait et qu'il était justement la femme qu'il avait remarquée ; il l'entraîne sous bois et lui murmure à l'oreille :

— Nous ne dirons pas des bêtises ! Tout cela est raconté avec le talent que chacun reconnaît au poète français et dont mon faible résumé ne saurait vous donner la moindre idée.

J'avais acheté, ce n° du *Gil Blas*, à la gare de Paris au moment de prendre mon coup de monter dans le train de P. L. M. Mon journal lu d'un bout à l'autre, et mon estomac lesté d'un déjeuner convenable et d'une excellente bouteille de Volnay — à La Roche-Auxerre — je regardais se dérouler devant moi le panorama si riche de la Bourgogne — mollement étendu sur la banquette du wagon où je me trouvais seul — lorsqu'à une gare de la Côte d'Or entra dans mon compartiment, une plantureuse bourguignonne, au regard vif, au teint fleuri, au sourire sur les lèvres, et dont l'acte de naissance pouvait remonter à 1856 ou 1857.

La conversation s'engage vite en chemin de fer et on y fait bientôt connaissance.

C'est ce qui arriva.

Mon *Gil Blas* était déposé sur le coussin à côté de moi, et plusieurs fois j'avais vu le regard de ma compagne de voyage s'arrêter sur ce journal, et on remarquait comme un désir dans ce regard; aussi, de mon air le plus gracieux, je lui offris la feuille en lui disant banalement :

— Si cela peut vous être agréable d'y jeter un coup d'œil...

Elle la prit sans fausse pruderie et en souriant me dit un gracieux merci ! Je l'examinai pendant qu'elle lisait l'article de Th. de Banville.

Arrivée à la fin, elle sourit d'un air fin et laissa tomber sur son genou la main qui tenait le journal.

Nos regards se rencontrèrent.

— Quel homme spirituel que ce Banville, hasardai-je de dire.

— Oui, murmura-t-elle, en poussant un long soupir.

Et ses yeux se levèrent vers le plafond de la voiture.

Ma voyageuse était devenue rêveuse; je respectai son silence et ouvris mon guide Joanne.

J'y vis que nous approchions d'un tunnel d'une assez grande longueur.

Un instant après, un sifflet strident de la locomotive, nous annonça que nous allions pénétrer dans les entrailles de la terre.

Ma compagne leva encore les yeux vers le plafond de la voiture et rougit.

Je regardai à mon tour.

La lampe n'était pas allumée.

Tout à coup la nuit se fit.

Quand les rayons du soleil pénétrèrent de nouveau dans notre compartiment, la main de ma compagne se trouvait dans la mienne, ses yeux étaient baissés et son teint semblait plus animé encore.

Je pressais entre mes doigts ses doigts blancs et fins et je lui murmurai, en me penchant vers elle, comme si j'eusse craint qu'un indiscret put nous entendre :

— Avouez que *Gil Blas* a du bon !

— Oh oui !

Et deux grands yeux pleins d'une douce langueur se levèrent vers moi brillants de reconnaissance... pour *Gil Blas*.

Merci, *Gil Blas* ! merci !

FIX.

Les Représailles.

Les cléricaux se vengent. Ils ne veulent plus faire gagner un sou à la ville de Bruxelles qui les a si mal reçus.

« Nous engageons tous nos concitoyens, dit un journal cléricale, à ne plus se rendre à Bruxelles, à ne plus y faire des acquisitions; que ceux que leurs affaires y appellent, y séjournent le moins longtemps possible et y fassent le moins de dépenses. »

D'autre part, un grand nombre de personnes notables se sont réunies, et ont décidé d'aller passer l'hiver dans l'une des villes d'eau du midi qui deviendrait ainsi une véritable colonie de la haute société belge.

Enfin on écrit de Hasselt à un journal cafard :

« Nous avons juré de ne plus rien dépenser à Bruxelles; de faire tous nos achats ailleurs; le faro sera proscrit; nous allons faire la propagande par liste de souscription en toute la province. Que les autres provinces nous suivent et nous affameront cette canaille. »

Pas bêtes, les Hasseltois de proscrire le faro pour qu'on ne boive plus que du péket.

Plus drôles sont les catholiques qui, devant se rendre à Bruxelles pour leurs affaires, feront le moins de dépenses possibles, c'est-à-dire se passeront de boire, de manger et... du reste, pour se venger des libéraux.

Quoi qu'il en soit, le *Frondeur* a décidé de dédommager Bruxelles de cette quarantaine cléricale. Obligatoirement, tous les samedis, la rédaction en grand complet — et en galante compagnie, s'engage à aller faire dans la capitale — une noce à tout casser — et nous boiront du faro, rien que pour faire enrager les Hasseltois, car nous ne l'aimons pas.

A coups de fronde.

Le *Journal de Liège* s'indignait, il y a quelques jours, au sujet d'un fait de pres-

sion, révélé par la *Flandre libérale*, à charge du ministre de la justice, le sympathique M. Woeste, lequel a révoqué un employé de la prison de Gand — correspondant d'un journal libéral — coupable d'avoir pris part à l'organisation d'une manifestation libérale.

Le fait, assurément, est odieux, mais ce n'est pas au *Journal gaga*, grand approbateur — et même un peu auteur — de la révocation de M. Demblon, coupable de progressisme, qu'il appartient de blâmer M. Woeste.

Le parent du *Journal*, M. Magis, ne vaut pas mieux, sous le rapport de la justice, que l'admirateur des petits-frères.

Aveux doctrinaires. — On sait que le grand dada des compères doctrinaires c'est de manger du prêtre, de mettre fin à l'arrogance sacerdotale; enfin, de supprimer le budget des cultes.

Or, voici, de par la bouche d'un ancien ministre doctrinaire, comment ces messieurs ont tenu parole :

« Nous avons bien maintenu les vicaires inutiles; nous avons bien maintenu leurs traitements aux chanoines, non moins inutiles, et aux évêques, qui ne cessaient d'attaquer le gouvernement. »

Qui parle ainsi? M. Bara, en personne, le mangeur de prêtres par excellence.

Pour ceux qui douteraient, il suffira de lire le compte-rendu de la Chambre du 30 août dernier (*Annales Parlementaires*, page 35).

Leur logique. — Cette fois-ci c'est un membre de la droite qui, dans la même séance dit quelques vérités à nos anciens ministres libéraux. Écoutons :

«... Je sais que, dans vos circulaires, il y a autre chose; mais, entre une circulaire et son application, il y a souvent un abîme. Ce que l'on ne trouve pas dans vos circulaires et votre loi, c'est que le crucifix est obligatoire, c'est que la sainte Vierge, saint Joseph et autres saints sont obligatoires dans vos écoles. Eh bien, vous autres, solidaires de M. Van Humbéek, vous avez rétabli le crucifix, la sainte Vierge, saint Joseph et d'autres saints.

Il y a plus: vous avez fait acheter 200,000 catéchismes. (Interruptions.) On me dit même 300,000. C'est énorme pour des libéraux libres-penseurs.

Il y a un abîme entre vos paroles et vos actes. »

Nous sommes absolument de l'avis de M. Coomans !

L'agitation faite au sujet de la loi scolaire, si elle ne décide même pas le roi à user de son droit de veto, aura du moins eu ce résultat énorme de détourner l'attention des « grandes manœuvres militaires en terrains variés. »

Cette année, en effet, c'est à peine s'il a été question de ces représentations organisées — à nos frais — pour le plaisir de quelques généraux qui aiment à se donner le spectacle d'une bataille — sans courir aucun risque.

Le roi, les dames de la cour et quelques paysans se sont seuls dérangés pour assister à ces caricatures de bataille, où tout est réglé d'avance comme dans une férie, où les vainqueurs sont désignés par le général en chef et où le lieu du combat définitif est déterminé plusieurs semaines avant le commencement des manœuvres, selon le bon plaisir des hauts personnages qui doivent assister à la « grande bataille. »

Absorbés par les manifestations, les bons bourgeois n'ont plus songé à donner, le soir, entre deux chopés, leur avis sur les mouvements tournants et les combats d'artillerie. Vandenberghe pérorait et ne songe plus à déguster Totleben.

C'est heureux; notre beau pays est déjà gratifié d'assez de ridicules, pour pouvoir se priver hardiment de celui d'être une nation de soldats pour rire.

On a pu voir à l'œuvre, au Sénat, les prétendus libéraux, qui, à force de déclamations anti-cléricales, sont parvenus à filouter nos suffrages.

M. de Sélys, notamment, a fait contre l'enseignement laïque une charge à fond qui n'aurait pas été déplacée dans la bouche de M. Woeste lui-même.

Dans la discussion qui a précédé le vote d'un blâme aux auteurs des désordres de dimanche dernier, deux sénateurs de la province de Liège, MM. de Lhonneux et Braconnier ont voté contre l'ajournement proposé par M. Graux, qui voulait attendre, avant de se prononcer, le résultat de l'enquête qui fera connaître les véritables provocateurs de l'échaffourée de Bruxelles.

Il est vrai que, dix minutes plus tard, le même M. Graux votait le blâme dont il venait de démontrer l'inopportunité.

Quel tas de farceurs !

L'Office de Publicité, le journal hebdomadaire de feu Louis Hymans, parlant de M. Arntz, le professeur de l'Université de Bruxelles, qui vient de mourir, dit entre autres choses :

« Sa vie est un exemple, et dans peu de person-

nalités humaines l'en rencontrera réunies autant de qualités, en apparence inconciliables. Profondément religieux sans fausse honte, il resta pourtant sincèrement libéral, et il manifesta toujours pour les systèmes divers et leurs auteurs une complète tolérance. Ainsi, et pour ne citer de lui qu'un trait, quoique conservateur, il se tenait au courant des œuvres des socialistes, en disant qu'au fond des théories les plus aventureuses il existe souvent une parcelle de vérité, dont le lecteur de bonne foi peut tirer profit, comme dans les boues de Californie ou d'Australie gisent des paillettes d'or que met au jour le travailleur persévérant. »

Quelle charmante comparaison !
Donc, d'après l'écrivain doctrinaire, dans la boue des idées socialistes, (1) il y a encore quelque chose de bon à glaner.

Il n'est pas de même, hélas ! dans la boue des idées (?) doctrinaires, où il n'y a rien à glaner, si ce n'est le choléra... politique.

Mot de la fin. — Le petit Jules, qui adore sa bonne et a juré de ne jamais la quitter, parle de son avenir.

— Maman ? quand je serai grand, je serai soldat, n'est-ce pas ?... et je prendrai Marie avec moi...

— Les soldats n'ont pas de bonne, fait la maman.

— Alors, le soldat qui embrasse Marie, pourquoi en a-t-il une lui ?

Dernière nouvelle.

On nous affirme que le roi signera *mardi prochain* la loi scolaire.

Les miliciens de la classe de 1881, appartenant aux régiments des grenadiers et des carabiniers, sont rappelés sous les armes pour *lundi*. La garnison de Bruxelles sera de la sorte augmentée de près de six cents hommes.

On parle couramment, d'ailleurs, dans l'Etat-major qui entoure la cour, de mitrailler le peuple s'il bouge.

Ces nouvelles nous arrivent d'une source très autorisée.

Parmi les gentlemen engagés pour parader dans la grrrrrande manifestation de dimanche dernier, figurait, entre autres personnages influents, deux lutteurs bien connus à Liège des amateurs de pugilat soigné. L'un habite le quartier d'Outremeuse, l'autre plane en Pierruse.

On comptait beaucoup, dans les hautes sphères cléricales, sur ces deux vaillants athlètes — rien des ministres de M. Malou. Quelles piles ces gaillards là vont admirer aux libérouffes, disaient en se frottant les mains les meneurs de la calotte.

Hélas ! En route les deux gaillards, discutant de leur force respective, se prirent de querelle, tant et si bien qu'en arrivant à Bruxelles ils ne trouveront rien de mieux à faire que de s'assommer mutuellement.

Et les libéraux faisaient cercle.

Le métier d'Empereur.

La profession de souverain est difficile à exercer en secret et surtout en voyage. Tant qu'un empereur est dans un palais bien calfeutré, où n'entrent que de grands dignitaires ayant intérêt à la conservation du monarque qui les entretient, celui-ci ne court aucun danger. Mais s'il a l'imprudence de parcourir son royaume, ne fût-ce que pour respirer un peu l'air, le malheureux ne sait jamais en entrant dans une ville, s'il y sera reçu par des acclamations ou par des cartouches de dynamite.

La villégiature que le tzar Alexandre III est en train de s'offrir dans cette Pologne où il se fait tant aimer, que lui crier : Vive la Pologne ! constitue une injure, est féconde en incidents de nature à faire réfléchir à la fois ceux qui sont sur le trône et ceux qui, à l'instar des d'Orléans et du prince Jérôme, aspirent à y monter.

La promenade de cet empereur, dont le père a sauté un beau jour comme un bouchon de champagne, ressemble à celle d'un condamné qu'on mène à l'échafaud. Louis XVI, se rendant à la place de la Révolution pour y être retranché du nombre des vivants était gardé par moins de soldats et surveillé par moins d'agents de police que ne l'est le maître de toutes les Russies allant se présenter à l'enthousiasme des Polonais.

Avant d'emballer ce triomphateur dans la voiture cuirassée comme un vaisseau de guerre, dans laquelle il accomplit son parcours, des nuées d'argousins sondent les trottoirs, interrogent les pavés et fouillent les égouts pour y chercher la bombe qu'on croit toujours voir éclater sur sa tête ou sous ses pieds.

Il paraît que, comme surcroît de précautions, le gouverneur de Varsovie a proposé d'en expulser tous les Polonais. Ce procédé radical ne pouvait, en effet, manquer d'être efficace; tous les habitants en étant partis, c'est pour le comp. que l'ordre aurait régné dans cette capitale célèbre.

Toutefois, on a réfléchi que si la Pologne contenait un grand nombre de Polonais, elle contenait aussi beaucoup de Russes. Or,

(1) Pour rappel : M. de Laveleye partage ces idées.

ceux-ci sont au moins aussi dangereux que ceux-là. Dans ces conditions, l'administration s'est contentée de chasser de la ville six mille citoyens qui se trouvaient sous la surveillance de la haute police; ladite police ayant, par suite de l'arrivée du tzar, à surveiller tout le reste de la population, bien qu'elle ne soit pas sous sa surveillance. Là-bas, les réjouissances publiques se traduisent par l'état de siège.

Thiers, lorsqu'il a lâché la branche cadette, non pour la République, mais pour sa présidence, s'est tiré d'affaire par ce mot :

« La monarchie est impossible en France. »

On voit qu'elle n'est guère plus possible ailleurs; et quand la terreur que les projets et les menaces des nihilistes inspirent aux têtes couronnées n'aurait pour résultat que de dégoûter ces dernières de la couronne, il faudrait encore remercier les socialistes russes d'avoir mis ainsi à l'envers tant de royales cervelles.

Les majestés n'ont jusqu'ici pressuré les contribuables et mitraillé leurs sujets qu'afin de jouir tranquillement du fruit des malversations qu'elles se permettent. Du jour où il sera démontré qu'un roi ne peut ni manger, de peur de trouver du poison dans ses aliments les plus indispensables; ni coucher dans son lit, de peur que les matelas soient généralement rembourrés avec du fulmi-coton; ni fumer un cigare, qui lui éclate subitement dans la figure; ni même traverser une rue sans que son carrosse s'ouvre en deux morceaux, comme dans les *Pilules du Diable*, le métier de pasteur de peuples deviendra un des moins recherchés.

Il y a des combats qui finissent faute de combattants. Peut-être avant peu les monarchies finiront-elles faute de monarques.

HENRI ROCHEFORT.

Société royale d'acclimatation de Liège.

Dimanche prochain, 14 courant, aura lieu au Jardin d'acclimatation la grande fête de nuit de clôture.

A cette occasion, M. Vandenboogaerde, l'éminent directeur du corps d'harmonie du 9^e de ligne, fera exécuter un brillant concert choisi, où l'on entendra une grande fantaisie sur l'opéra: Charles-Quint, arrangé pour piano par M. Charlier-Gaède et pour harmonie par M. Vandenboogaerde.

Le jardin sera brillamment illuminé; le concert commencera à 7 h. du soir. A 9 h. 12 h. grand feu d'artifice tiré par M. de Posson.

N.-B. — La société fera déposer un plateau à l'entrée du jardin pour une œuvre philanthropique: les sourds-muets et aveugles probablement.



L'ARGENTINE

EAU CAPILLAIRE PROGRESSIVE. Toutes les eaux contenant un dépôt blanc jaunâtre sont fatales pour la santé. L'Argentine est la seule qui ramène les cheveux gris et blancs à leur couleur primitive. Elle enrave la chute des cheveux, enlève les pellicules et donne à la chevelure une nouvelle vie, sans jamais nuire. 5 francs le flacon. — Eau tétragnée, instantanée pour la barbe, 5 francs le flacon. — Dépôt: A Liège, pharmacie de la Croix Rouge, de L. Burgers, 16, rue du Pont-d'Ile, Liège.

DEMANDEZ

L'AMER CRESSON

Le Cresson est universellement reconnu comme l'aliment le plus sain. C'est cette plante, ainsi que les écorces d'oranges mères, etc., qui forment la base essentielle de

L'Amer Cresson

les plus délicieux des apéritifs. Le seul que les plus éminents chimistes déclarent ne contenir aucun principe nuisible.

L'Amer Cresson

se prend pur, avec du genièvre ou de l'eau ordinaire

Il faut se garder de le mélanger à aucune autre liqueur pour ne pas altérer ses incomparables qualités.

En vente partout

AVIS AUX PERSONNES QUI PARTENT POUR LA CAMPAGNE: Ombrelles satin soie, toutes nuances, grande taille, fr. 5-90. — Très jolies ombrelles de jardin pour dames, depuis 1-75 à 3 fr. — Eneas satin noir soie, fr. 4-30, à la grande maison de parapluies, rue Léopold, 48.

— J. Le Rousseau, horloger-bijoutier, vient d'ouvrir une seconde maison d'horlogerie rue de Gueldre, 12, près de la rue Léopold, correspondant avec l'ancienne maison, 8, rue Sur-Meuse. Ce magasin contiendra spécialement un bel assortiment de pendules en tous genres, régulateurs, réveils et horloges de toute espèce aux prix les plus avantageux et de qualité supérieure. Bien remarquer l'adresse rue Sur-Meuse, 8, et rue de Gueldre, 12, Liège.

RASSENFOSSÉ-BROUET

26, rue Vierge-d'Ile, 26

Spécialité d'objets pour cadeaux de mariage. La maison n'a pas de succursales.

Liège — Imp. E. PRÉBÈRE et frère, r. de l'Etève, 12.

AVENTURES LAMENTABLES DES FANFARES DE HOUTSIPOLOU A BRUXELLES EN BRABANT !!



La fanfare de Houtsiplou, sous l'habile direction de son chef répète les plus beaux morceaux de son répertoire.



M. le baron de Vassetipotte président d'honneur de la société vient proposer à la fanfare d'aller à Bruxelles le 7 septembre. Le voyage est payé, on s'en va à l'œil et les primes sont distribuées.



Tous les manifestants, ils pourront écouter la grande symphonie composée par leur directeur, la grenouille qui accouche !!



DEPART POUR BRUXELLES, M. le baron de Vassetipotte en tête.



A BRUXELLES. RECEPTION PAR LES AUTORITES, quelles drôles de façons de recevoir les gens? Vient les HOUTSIPOUTOIS!



La fanfare entonne le grand morceau de "la grenouille qui accouche!!"



Succès à tout casser.



distribution des primes.



Subite homéique pour la possession du tuba.



LE LENDEMAIN Dans quel état M. le baron Vassetipotte qui avait été des le commencement de la bagarre retrouve ses musiciens couchés par terre près de la Gare.



RETOUR DE LA FANFARE A HOUTSIPOLOU.

Ses naturels ne peuvent comprendre pourquoi les bruxellois reçoivent de si drôle de façon les sociétés, qui vont prendre part à un festival. - c'est probablement l'orchestre de la monnaie qui aura été jaloux dit le directeur.